

LE JEU DES COQUILLES DE NAUTILUS ÉLISABETH VONARBURG



Extrait de la collection
ALIBI

À PROPOS D'ÉLISABETH VONARBURG...

« AMPLEUR DU SOUFFLE ET DE LA VISION, BOUFFÉE DE POÉSIE, DISCRET ROMANTISME, SOLIDITÉ DES INTRIGUES [...] VOILÀ POUR VONARBURG. »

Le Magazine littéraire

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST
SENSUELLE ET MESURÉE,
MAGNIFIQUEMENT DESCRIPTIVE. »

Isaac Asimov's Science Fiction Magazine

« CE QUI FRAPPE LE LECTEUR CHEZ ÉLISABETH VONARBURG, C'EST LA LUXURIANCE DES UNIVERS QU'ELLE NOUS PROPOSE. »

Le Quotidien

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG COMBINE LE RÉALISME DE LA SCIENCE-FICTION AVEC DES ÉTUDES DE CARACTÈRE INTENSÉMENT DRAMATIQUES GRÂCE AUXQUELLES ELLE EXPLORE LES THÈMES DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉMERGENCE. »

The Montreal Downtowner

« ÉLISABETH VONARBURG POSSÈDE LE DON DE RENDRE VRAISEMBLABLES LES PHÉNOMÈNES LES PLUS ÉTRANGES. »

Voir – Montréal

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST D'UNE GRANDE SOBRIÉTÉ, NERVEUSE, PRESQUE CARDIAQUE, PRÉCISE, LIMPIDE ET, BIEN SÛR, SANS FIORITURES. »

Lettres québécoises

« D'UNE INTELLIGENCE PEU COMMUNE, ELLE RÉUSSIRA À CONFONDRE CEUX QUI SOUS-ESTIMENT LA SCIENCE-FICTION. »

Dernière heure

« L'ŒUVRE DE VONARBURG A UN SÉRIEUX DONT EST
GRANDEMENT DÉPOURVUE LA SCIENCE-FICTION
AMÉRICAINNE, MÊME PARFOIS LA MEILLEURE. »

Pamela Sargent

« VONARBURG A UN ŒIL ACÉRÉ POUR LES
SINGULARITÉS PSYCHOLOGIQUES ET ELLE SAIT
PLACER LES DÉTAILS RÉVÉLATEURS ;
ELLE EST CONSCIENTE DES PIÈGES MORAUX OÙ
MÈNENT LES INTRIGUES DE SES ROMANS, ET
L'ABSENCE DU PRÊCHE Y EST ADMIRABLE. »

Interzone

« ÉLISABETH VONARBURG
EST UNE FORMIDABLE ÉCRIVAINNE. »

Julian May

**LE JEU DES COQUILLES
DE NAUTILUS**

DE LA MÊME AUTEURE

- L'Œil de la nuit*. Recueil. (épuisé)
Longueuil : Le Préambule, Chroniques du futur 1, 1980.
- Le Silence de la Cité*. Roman.
Paris : Denoël, Présence du futur 327, 1981. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 017, 1998.
- Janus*. Recueil. (épuisé)
Paris : Denoël, Présence du futur 388, 1984.
- Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Essai.
Belœil : La Lignée, 1986.
- Histoire de la princesse et du dragon*. Novella.
Montréal : Québec/Amérique, Bilbo 29, 1990.
- Ailleurs et au Japon*. Recueil. (épuisé)
Montréal : Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1990.
- Chroniques du Pays des Mères*. Roman.
Montréal : Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1992. (épuisé)
Paris : LGF, Livre de Poche 7187, 1996. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 026, 1999.
- Les Contes de la chatte rouge*. Roman. (épuisé)
Montréal : Québec/Amérique, Gulliver 45, 1993.
- Les Voyageurs malgré eux*. Roman.
Montréal : Québec/Amérique, Sextant 1, 1994. (épuisé)
Lévis : Alire, Romans 124, 2009.
- Les Contes de Tyranaël*. Recueil.
Montréal : Québec/Amérique, Clip 15, 1994.
- Chanson pour une sirène*. [avec YVES MEYNARD] Novella. (épuisé)
Hull : Vents d'Ouest, Azimuts, 1995.
- Tyranaël*
- 1- *Les Rêves de la Mer*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 003, 1996.
 - 2- *Le Jeu de la Perfection*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 004, 1996.
 - 3- *Mon frère l'ombre*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 005, 1997.
 - 4- *L'Autre Rivage*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 010, 1997.
 - 5- *La Mer allée avec le soleil*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 012, 1997.
- La Maison au bord de la mer*. Recueil.
Beauport : Alire, Recueils 037, 2000.
- Le Jeu des coquilles de nautilus*. Recueil.
Lévis : Alire, Recueils 070, 2003.
- Reine de Mémoire*
- 1- *La Maison d'Oubli*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 085, 2005.
 - 2- *Le Dragon de Feu*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 090, 2005.
 - 3- *Le Dragon fou*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 095, 2006.
 - 4- *La Princesse de Vengeance*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 100, 2006.
 - 5- *La Maison d'Équité*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 101, 2007.

LE JEU DES COQUILLES DE NAUTILUS

ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉLAINE BRODEUR

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2003 ÉDITIONS ALIRE INC. & ÉLISABETH VONARBURG

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

Chanson pour une sirène	1
La Course de Kathryn	77
Le Pont du froid	139
Le Nœud	179
La Machine lente du temps	197
Le Jeu des coquilles de nautilus	263

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Les nouvelles suivantes ont déjà été publiées sous une forme parfois différente: «Chanson pour une sirène», dans *Solaris* 100, Hull, 1992; «Le Pont du froid» et «Le Nœud», dans *L'Œil de la nuit*, Longueuil, Le Préambule, Chroniques du futur 1, 1980; «La Machine lente du temps», dans *Janus*, Paris, Denoël, Présence du futur 388, 1984, et «Le Jeu des coquilles de nautilus», dans *Aurores Boréales II*, Longueuil, Le Préambule, Chroniques du futur 9, 1986.

Comment distinguer les univers ? Une loi semble régir leur efflorescence : les nœuds de la causalité se situent toujours au niveau macro-moléculaire. Parfois la différence est évidente... Et parfois c'est impossible à dire : c'est la place d'un rocher, la vie ou la mort d'un papillon.

Élisabeth Vonarburg, « Le Nœud »

CHANSON POUR UNE SIRÈNE

Collaboration : Yves Meynard

Il n'avait jamais vraiment su marcher sur la terre ferme. Il le disait souvent, moitié à la blague, "neuf mois dans un environnement liquide, ça vous gâche le sec". Il le disait encore, mais depuis la mort de Stéphanie le ton avait changé, il ne comprenait pas bien pourquoi, et ses compagnons Dauphins ne l'écoutaient plus avec le même sourire. Comme cette fois-là, ce soir de mai au *Bel Canto*, affalé dans sa chaise, un verre de marie-sibylle à la main, Hélène qui lui faisait du pied sous la table, les autres Dauphins autour de lui, le clan au complet pour une fois. Il l'avait dit avec des larmes absurdes dans les yeux, comme si c'était là tout ce qui le définissait et qu'il venait tout juste d'en prendre conscience. Les autres s'étaient détournés en échangeant des regards agacés, et Hélène s'était moquée de lui, tout en continuant à le peloter sournoisement ; elle avait le tour pour vous démolir l'amour-propre et le reconstruire à sa manière l'instant d'après : « Pauvre garçon. Encore heureux qu'on était là, les Dauphins, hein ? »

Il aurait voulu protester, ce n'était pas ça, il ne regrettait pas d'être devenu plongeur ! Même s'il n'avait pu vraiment choisir son clan, dans un sens. Trop joueur

pour appartenir aux Orques, trop rapide pour être Tortue, trop vieux et baraqué pour les Loutres... Trop émotif pour un Dauphin, voilà ce qu'ils lui reprochaient. Surtout depuis Stéphanie, qu'ils avaient ramenée d'un quart de nuit à l'entretien d'une plate-forme de culture la moitié du visage arrachée, un bras emporté, sectionné net à l'épaule.

Antoine ne savait plus ce qu'il avait dit quand il avait vu son cadavre rapporté par Morwenna, Bjorn, et un Orque qui avait fait fi des rivalités habituelles. Ce qu'il se rappelait le plus clairement, c'était le sang qui tachait la combinaison vert pomme, un sang du même rouge que les lettres du slogan arboré par Stéphanie: *I'm as endless as woman / I'm as mortal as the tide*. Mais il n'avait pas assisté à la cérémonie marine des Dauphins, où le corps était ancré au fond du Saint-Laurent. Ils n'avaient pas compris. Il comprenait à peine lui-même. Son histoire avec Stéphanie était terminée depuis longtemps – personne n'attachait bien de l'importance à ces choses-là chez les Dauphins, les couples se faisaient et se défaisaient presque d'une semaine à l'autre, une des caractéristiques des Dauphins, une des raisons aussi qui avaient amené Antoine dans la tribu: il avait toujours agi ainsi lui-même. Mais l'idée de replonger derrière le cadavre de Stéphanie, la savoir au fond du fleuve et penser à ce qui l'avait tuée et devait encore rôder dans les profondeurs... Un sacrilège, voilà, la mort de Stéphanie était un sacrilège, et malgré toutes les marées qui avaient gonflé le fleuve depuis, c'était comme si son sang ne s'était jamais dilué.

Il avait continué à plonger, mais ce n'était plus pareil. Il emportait toujours un lance-harpon, maintenant. Les autres souriaient en coin. Ils pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient, ce n'était pas parce qu'il

avait peur : un jour, il trouverait ce qui avait tué Stéphanie. Seul ? Peut-être, même si c'était difficile à comprendre pour les Dauphins. Les rares nuits où il forçait sur la marie-sibylle, il voyait parfois frémir et scintiller le totem tatoué dans la chair de son poignet. Le voyait changer, devenir, prophétique, un être marin pour lequel n'existait pas vraiment de nom, dont "requin" n'était qu'une vague approximation. À ces moments-là, il fermait les yeux, se forçait à s'endormir – et rêvait, chaque fois, rêvait de Stéphanie nageant dans une mer écarlate et vert pomme, intacte, sauvée.

Tous les soirs de semaine, une synthéfille se produisait au *Bel Canto*, un nom comme Kora, ou Karo. Elle poussait plutôt bien la lamente. Les Dauphins l'avaient adoptée, plus ou moins par caprice. Fidèles à leur détachement des choses et des êtres terrestres, ils ne lui adressaient jamais la parole ; même leurs compliments à son égard devaient être murmurés du coin de la bouche, en la regardant sans en avoir l'air. Elle chantait les yeux fermés, cambrée, un peu penchée, une complainte douce-amère. Ses cheveux presque blancs scintillaient dans la lumière des projecteurs ; les câbles émanant des greffons lui faisaient une crinière noire le long du dos. Elle utilisait à fond ses trois paires de cordes vocales ; les machines n'étaient presque plus là que pour la frime, elle aurait très bien pu s'en passer.

Et tout à coup Antoine s'était senti profondément écœuré. Il avait repoussé son siège vers l'arrière, interrompant net les avances sournoises d'Hélène, s'était levé. Les autres Dauphins l'avaient regardé fixement, leurs expressions allant de la neutralité absolue d'Hélène à l'agacement de Bjorn, mais sans rien dire. Il s'était dirigé vers la sortie, en titubant un peu – il avait encore trop bu. Il s'était retourné au moment de sortir.

Les yeux de la synthéfille s'étaient ouverts ; ses iris jetaient des éclats prismatiques.

Jamais su marcher sur la terre ferme. Il sentait son totem frémir et changer, l'appel d'un destin héroïque. La nuit était tiède, un vent doux apportait comme un cadeau les odeurs riches des fermes à plancton. Deux nains avaient croisé son chemin. Ils chantaient. Il ne savait pas que les nains pouvaient chanter. C'était une mélodie à bouche fermée, atonale, lancinante et joyeuse. Le premier nain s'était incliné au passage, l'autre avait ri un bref instant. Ils avaient laissé tomber près de lui une antique pièce de monnaie. La couleur dorée en était ternie, le temps en avait émoussé le relief, mais on distinguait encore sur l'une des faces le profil d'une reine.



Les cris des marchands dans leurs chaloupes, par la fenêtre ouverte donnant sur le canal Berri, réveillèrent Manou. Une chaleur moite emplissait déjà la chambre, il devait être tard dans la matinée. Des vagues de reflets lumineux se pourchassaient sur le stuc taché du plafond. Elle resta un moment étendue, les bras écartés, collée au lit par la pesanteur encore inhabituelle pour un temps. *Et maintenant, quoi ?*

Pas la bonne question pour se réveiller dans une nouvelle vie, même si ce n'était pas la première fois. Elle ne s'était pas attendu à voir la question revenir si tôt. Dix ans, à peine ? Les autres fois, elle avait su quoi : tirer les traits, fermer les comptes, changer de peau et de monde en changeant de nom – le numéro de prestidigitation habituel. Mais dix ans, ce n'était rien. Elle pouvait être Emmanuelle Adoma pendant encore au moins dix ans de plus. Devait l'être ? Peut-

être pas. S'arranger un petit accident pour disparaître ? Elle s'étira en faisant une grimace. Quelle incroyable paresse, ce matin. La chaleur, sans doute. L'humidité. Il n'y avait pas urgence, après tout. Elle avait le temps. Tout le temps.

Beaucoup de temps, en tout cas. Le visage étonné et curieux du docteur Singh : « Impossible à dire. Il n'y a pas d'accélération perceptible dans les courbes de vieillissement, depuis vos derniers examens. Vous me garantissez qu'ils ont été faits avec les mêmes appareils qu'ici...

— Oui.

— ... et comme nous avons de notre côté appris quelques petites choses depuis, tout ce que je peux vous dire, c'est que vous en avez encore pour au moins vingt ans. Nous ne pouvons pas extrapoler plus loin. »

Le petit homme brun avait fait mine d'aligner les feuillets imprimés qui se trouvaient dans le dossier. « Vous êtes sûre que vous ne voulez pas rester un peu avec nous ? »

Elle s'était levée sans répondre en chaussant ses lourdes lunettes de soleil, avait fait quelques pas, s'était arrêtée au centre du bureau en pivotant sur elle-même, faisant mine d'examiner la pièce, les diplômes et les reproductions de toiles surréalistes sur les murs.

« Je suis un cas unique, docteur. Un accident. Croyez-moi, ça ne vous servirait à rien de me tester sous toutes les coutures. »

Le petit homme l'avait surprise : « Il n'y a pas de senseurs dans cette pièce. » Il souriait, un sourire un peu triste. « Vous vous méfiez trop. »

Elle n'avait pas enlevé ses lunettes ni retiré sa main de sa poche, son doigt de la touche qui émettait les signaux de brouillage. « On ne se méfie jamais trop, n'est-ce pas ? »

— Même des siens ? » Le petit homme avait croisé ses mains potelées sur le bureau et, sans attendre une réponse: « Quel âge avez-vous, réellement ? »

Encore une surprise: cette question-là arrivait en général plus tôt. Elle avait haussé les épaules – elle n’avait pas l’intention de répondre – mais le petit docteur Singh n’attendait pas non plus de réponse à cela, apparemment; il avait poursuivi: « Il n’est vraiment plus aussi nécessaire de se méfier, aujourd’hui, ne le savez-vous pas ? Surtout ici. Vous n’êtes plus en Eurafrique. »

Elle s’était retenue avec peine de tressaillir, mais il n’était pas dupe. Il avait de nouveau secoué la tête, avec une tristesse renouvelée: « Ce n’est pas tellement pour des tests que je vous proposais de rester un peu. Nous sommes assez nombreux à Montréal.

— Quoi, “Artefacts Inc.” ? » Elle s’était mise à rire, irritée: « Non, docteur. Pas mon genre, les cercles de vieilles dames.

— Des habitudes trop anciennes, hé ? » Il avait soupiré en se levant. « Vous savez comment nous trouver en cas de besoin. »

Elle avait finalement serré la main tendue, en se raidissant contre la vague de sensations indéniables au contact, et qu’elle pouvait trop bien traduire: la sincérité déçue du petit homme, son irritation maîtrisée. Et, sans doute, sa compassion.



Le travail était une denrée rare, ces temps-ci. Un des ralentissements périodiques de l’économie, aussi inévitables et temporaires que les marées. Pas aussi prévisibles, hélas, malgré les prétentions de Lioubka, une Loutre qui se défonçait tous les mois à la marie-

sibylle et prétendait rapporter de ses transes une vision des semaines à venir, avec pages financières à la clé.

Les autres Dauphins avaient tous déniché quelque chose pour vivoter. Pas Antoine – paresse peut-être, digne d'une Tortue lui aurait dit Hélène, mais il préférerait y voir une charité toute dolphinesque : il possédait assez d'écus pour survivre d'ici la reprise, autant laisser son hypothétique emploi à qui en aurait davantage besoin. Mais il se promenait quand même sur les quais Lafontaine pendant la journée, la force de l'habitude, contemplant le paysage marin, attendant le retour de sa tribu dispersée.

Il était assis sur une bitte d'amarrage, le regard perdu au-delà de l'horizon, quand il entendit : « Vous êtes plongeur ? »

La voix était féminine, grave, avec un accent indéfinissable. « Pourquoi ? dit-il sans bouger.

— La terre ferme me fatigue. »

Cette fois, il se retourna. Pas très grande, plutôt compacte, un accoutrement inhabituel : T-shirt blanc sans manches sur des bras solides aux muscles bien dessinés, short rouge très court sur des jambes robustes, un bronzage profond sur une peau étonnamment lisse – elle n'avait pas peur du soleil, celle-là ! Une casquette quand même, blanche, sans logo, sur de courts cheveux sombres. Petit sac de ceinture sur la hanche, grosses lunettes à reflets bleus qu'elle souleva pour le regarder en face. Un âge, alors : la quarantaine dépassée, qui a vécu. Quelque chose de vaguement exotique dans l'amande des yeux mordorés aux cernes profonds, dans les pommettes larges. Pas particulièrement jolie. Mais plus intéressante que la pseudo-perfection d'une synthéfille nommée Kora ou Karo. Et il n'avait rien de spécial à faire de toute façon.

LA COURSE DE KATHRYN

Regardez-la courir, Kathryn.

Elle ne le sait pas, qu'elle court. Dans sa tête, elle croit qu'elle marche. Elle ne voit pas les gens qui s'écartent inconsciemment sur son passage. Non qu'elle soit grande, ou particulièrement athlétique, ou vêtue de noir des pieds à la tête comme il y en a quelquefois sur la *Main*, faisant voler d'un pas impérieux les pans de leur grand manteau de faux cuir et toisant les passants d'un regard de prédateur – plus souvent des hommes, plus souvent des jeunes hommes, à l'âge où ils ne sont pas encore tout à fait sûrs de pouvoir se permettre leurs arrogances de mâle. On s'écarte devant elle parce qu'elle sait où elle va : elle va rencontrer son futur employeur, celui qui va lui fabriquer un Pont.

Elle voit ce que ne voient pas les flâneurs, pourtant. Dans l'embrasement des portes, les mains qui sortent de l'ombre avec un marmonnement indistinct, prière ou invective qu'on n'entend pas dans le rugissement sourd de la ville et la pulsation viscérale de la musique jaillie des magasins ou des voitures. Elle voit, à travers la foule, comme entourées pour elle d'un halo, ces silhouettes d'hommes ou de femmes aux pas juste un peu plus traînants que les autres, qui portent toute leur garde-robe

sur le dos et toute leur maison dans un sac à ordures ou un sac de sport dépenaillé. Ou les papiers gras, les griffures rageuses des graffitis sur les beaux murs, la brume mauve qui brouille la perspective de la *Main*, exhalaison massive des automobiles à dos d'insectes aussi serrées que la *marabunta*. Et sur les visages des passants, ici et là, à leur insu, ces bouches inquiètes, ces doigts serrés sur la poignée de la mallette en vrai cuir ou du sac en simili croco, ces regards furtifs, ces oreilles aux aguets, en sursis de la détonation, de l'explosion, de l'effondrement en giclées de verre, de béton, d'acier. Devant toutes les cathédrales commerciales – banques, magasins haut de gamme, centres d'achats –, autour des rangées de détecteurs de métal, les uniformes des services de sécurité.

Mais on continue à rouler sur la pente des habitudes : on flâne sur la *Main*. C'est la fin de semaine et la fin d'un bel après-midi d'automne, ciel bleu profond sans un nuage, juste le bon fil de rasoir froid dans l'air, bien déguisé par la lumière oblique et chaude du soleil, pas vraiment rouge mais d'un orange cuivré, comme une riche marmelade luisant sur les façades et les fenêtres des édifices, coulant sur les peaux et les cheveux, un écho tardif et mensonger de l'été, des vacances, de l'insouciance. Les adolescents rient encore à pleine peau sur les marches de la Place des Arts, aux terrasses bondées des cafés et des restaurants, devant des assiettes pleines, des chopes mousseuses, des vins frais. Le luxe et la volupté, à défaut du calme. Ont-ils eu un Baudelaire, ici ? Elle n'a pas vérifié ce détail. Elle n'a guère eu le temps de se promener dans les librairies ou les bibliothèques et, quand elle va sur le Net, ce n'est pas non plus pour ses loisirs. Si elle y pensait, elle constaterait qu'elle n'a jamais vraiment le temps

de prendre ainsi son temps. Mais elle n'y pense pas. Elle croit encore qu'elle marche.

Elle marche, dans la rue Sainte-Catherine. Ça l'amuse encore un peu, au tout début de la transition, quand elle constate que, une fois de plus, la *Main* de cette encore Montréal porte son prénom, ou une version reconnaissable de son prénom. L'autre fois, c'était carrément à deux lettres près, Kathrine. Ça l'amuse, parce qu'elle ne veut pas savoir qu'elle en est troublée, déconcertée, inquiète même. Plus tard, brièvement, elle le sera. Pas maintenant. Maintenant, elle croit qu'elle marche.

Des bouffées de viande rôtie et de café flottent dans l'air tandis qu'elle descend vers l'est, de moins en moins exotique. La haute-ville, la basse-ville, l'ouest et l'est, on change d'univers, malgré toutes les hypocrisies des planifications et des rénovations urbaines. Toutes les cités ont de la mémoire, malgré leurs dirigeants. Y compris la mémoire des autres : roulements de tam-tam, éclat de dents blanches, un Africain en boubou multicolore essaie de monnayer sa nostalgie. Elle fouille dans sa poche de jeans – elle a toujours de la monnaie, qu'elle donne en suivant son caprice, puisque seul l'arbitraire du don peut répondre à l'absurde multiplication de la demande.

Au moins elle ne s'illusionne pas là-dessus : ils n'étaient pas vraiment plus heureux là-bas, dans le kraal où elle est arrivée au bout d'une heure de marche, après la transition. Mais ils étaient chez eux. C'était elle l'étrange étrangère.



Elle ouvre les yeux, les referme avant que le réflexe ne la fasse passer en vision infrarouge. Elle sait déjà

ce qu'elle n'a pas besoin de voir. C'est une nuit très noire que tous ses autres sens lui ont instantanément dite subtropicale, et sauvage : l'odeur particulière de l'humus, l'intensité des insectes, les sons intermittents de la faune nocturne, le degré d'humidité, le taux de gaz carbonique et d'oxygène, et enfin la rareté d'ondes électromagnétiques de facture humaine. Une jungle. La civilisation est loin. Elle ne se demande même pas s'il y en a une – ou, à défaut de civilisation, car enfin, cette notion est toute relative, le genre de société dont elle aura besoin. Il y en a toujours une. Le chemin est simplement plus ou moins long pour y arriver. Et après tout, c'est aussi bien : il vaut mieux pour elle apparaître et se réveiller dans un lieu désert et discret qu'en pleine rue.

Elle rouvre les yeux, accepte le paysage fantomatique des infrarouges – une explosion de vies cachées, et la luminescence de la végétation elle-même. C'est une Terre, comme toutes les autres fois, voilà tout ce qu'elle a besoin de savoir pour l'instant. Elle se lève. Autant profiter de la courte période de grâce au réveil où, pour une raison ou une autre, la faune du cru, et en particulier les insectes, ne la perçoivent pas encore comme comestible. Elle repère un arbre, y grimpe avec les précautions d'usage, effarouchant une petite troupe de singes qui s'éparpillent avec des hurlements auxquels la jungle fait écho pendant un moment. Oui, là, à environ une demi-douzaine de kilomètres au sud, une tache moins dense, les signatures caractéristiques du déboisement et de la culture. Toujours chanceuse, hein, Kathryn ? Les données continuent à s'organiser intérieurement dans sa mémoire absolue pour l'orienter tandis que, revenue au sol, elle arrache de l'écorce, quelques grandes feuilles et des poignées d'herbes pour se fabriquer un pagne et des sandales

de fortune – moins pour son confort que celui des indigènes qu'elle va rencontrer. Afrique. Australe. Quelque part entre ce qui s'appelle peut-être ici aussi Mozambique et Afrique du Sud – les différences toponymiques sont devenues tellement minimes lors des dernières transitions qu'elle n'y attache plus guère d'importance. Les autres différences, elle s'y intéressera en leur temps, si elles viennent en travers de son chemin.

Elle se met en route en suivant son compas intérieur. Écrase d'une tape le premier moustique qui a décidé de la goûter. Cette période de grâce-là est terminée. Pas l'autre. Pas encore. Comme toujours au début d'une nouvelle transition, une curiosité un peu amusée l'habite, elle se sent calme, assurée, ouverte à ce qui peut arriver de nouveau – elle pense encore qu'il peut arriver quelque chose de nouveau.

Au village, dans les déchaînements des chiens – elle les tient en respect avec la branche dont elle s'est fait une canne, une arme – et les beuglements des quelques maigres vaches dans leur enclos, on se réveille, on sort des cases avec des torches et des coupe-coupe – mauvais signe. Puis on voit qu'elle est seule, une Blanche, une femme à moitié nue, dévorée de piqûres d'insectes. On s'exclame, on s'apitoie, on la fait entrer, on l'assied, on lui donne à boire et, pendant qu'une femme enduit ses piqûres d'un baume apaisant quoique malodorant, on lui pose des questions auxquelles elle répond par des dénégations muettes et faussement hébétées. Puis on se parle par-dessus sa tête, un dialecte bantou qu'elle déchiffre assez vite. On va aller chercher le prêtre, qui est aussi le docteur. Un adolescent sort en courant. Il y a une mission-dispensaire catholique quelque part aux environs du village

– ce qui peut signifier aussi bien dix que cinquante kilomètres, mais ça ne fait rien, elle a le temps.

Des enfants se sont rassemblés dans un coin de la case et la contemplant avec de grands yeux. Ils ne doivent pas souvent voir des Caucasiens par ici. Une fillette, en particulier, semble plus fascinée que les autres – et plus audacieuse : elle se détache du groupe pour venir lui effleurer un bras, d'un doigt quand même timide, et s'enfuit quand elle lui sourit.

Elle accepte la nourriture qu'on lui présente dans unealebasse, avec une reconnaissance atterrée : un coup d'œil lui a suffi pour évaluer la maigreur fiévreuse de la plupart des adultes, le ventre trop gonflé de plusieurs des enfants. On l'aide à passer une robe à l'européenne de coton léger, aux couleurs encore vives, sûrement l'habit du dimanche de son hôtesse. Le griot du village enfin réveillé vient l'examiner, déclare officiellement qu'elle ne porte aucune blessure visible ou invisible et – à son grand soulagement, car elle n'y avait pas pensé tout de suite – aucun mauvais esprit. Il essaie quelques mots qu'elle reconnaît pour de l'anglais, mais elle a décidé de jouer à fond la carte de l'amnésie – au début, dans ces cas-là, c'est toujours le plus sûr.

Le prêtre arrive le lendemain vers midi, en Jeep, une vieille chose cabossée mais obstinée à fonctionner quand même. C'est un Asiatique, un Vietnamien – et quand il essaie lui aussi de lui poser des questions en anglais, son accent d'Oxford est plutôt comique. Elle a presque envie, pour voir, de lui parler en français, mais se retient. Il l'examine rapidement, en marmonnant pour lui-même : elle est en excellente santé – à part les piqûres d'insectes et une légère déshydratation –, pas de concussion, rien. Perplexe, il range ses instruments et déclare à ses hôtes qu'il l'emmène à la mission.

LE PONT DU FROID

Courir. Murs de porcelaine, sol de plastique, portes d'acier. Silence. Ta fuite est muette dans les couloirs déserts qui ne renvoient pas non plus l'écho de tes poursuivants. Courir. S'arrêter. Tu écoutes. Te poursuit-on vraiment ? Ont-ils pensé qu'il pouvait s'agir d'une diversion, là-haut ? Peut-être se sont-ils arrêtés aux corps déchiquetés des autres ? Courir. Le couloir fait un coude, une grande ligne droite maintenant sous une lumière d'iceberg, translucide et diffuse, avec des portes – tu ne les ouvres plus, elles ne révèlent que des labyrinthes de machines – et d'autres couloirs exactement semblables qui viennent se brancher sur cette artère vide. Tous déserts. Peut-être font-ils évacuer à ton approche ? Peut-être suivent-ils ta course par des yeux invisibles qui constellent le ciel blanc des couloirs ? Ils te prendront quand ils le voudront. Pourquoi cours-tu ?

Tu t'immobilises, tu t'appuies au miroir lisse d'une porte que tu n'ouvriras pas, d'abord le dos et les épaules, et puis tu te retournes, le front, le nez, les lèvres, le menton, des petites auréoles de buée ternissent le métal et s'effacent aussitôt. Comme à chaque pause, tu sens la chaleur de la course se dissiper très vite, et

le froid du souterrain t'enserme comme un étau. Tu as mal à la poitrine, l'air glacial te coupe la gorge, les courroies du sac te scient les épaules... Tu te rappelles. La bombe.

Ta vie, courais-tu pour ta vie ? Mais tu en as fait le sacrifice, pour détruire le Pont. "Et lorsqu'il eut franchi le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre", tu as lu cela quelque part, autrefois, quand tu lisais encore, une histoire de goules ou de vampires. Mais des fantômes, oui, accueillant un autre fantôme, une coque vide, et vide de message même : on leur imprime le message sur le corps ; dans leur crâne il n'y a qu'une image, celle de l'autre côté du Pont, et de l'autre côté on l'efface, on la remplace par celle d'un autre côté encore, on se renvoie la chose à forme humaine à travers les étoiles, l'enveloppe de peau tatouée qui est le message, une fois, deux fois, dix fois... Jusqu'à ce que ce cerveau sans esprit cède, usé par trop d'effacements. Alors ce sont les cuves à protéines, et sans doute les cubes brunâtres des rations vont-ils nourrir dans les prisons les futurs messagers. Rappelle-toi, c'est pour détruire tout cela que tu dois courir. Il ne faut plus aller comme un animal effaré ; il faut suivre les panneaux dont on t'a appris le sens : la direction à suivre, c'est le cercle traversé d'un éclair.

Tu reprends ta course, maintenant tu sais où tu vas. Tu vas faire ton devoir. En réalité tu sais que tu n'as pas le choix ; as-tu jamais eu le choix ? Si tu suis les panneaux, c'est pour oublier que tu vas mourir. Tu t'appelles Catherine Rhymer, tu es une Rebelle, et tu vas mourir.

Maintenant que tu cours avec ton cerveau, tout est clair ; un chemin se dessine dans le labyrinthe et tu sais sur quoi ouvrent les portes : sur la machinerie qui entretient le Central. Les couloirs n'ont pas été évacués : il

n'y passe que les équipes d'entretien ; les ingénieurs du Pont, comme les messagers zombies, descendent par l'ascenseur central.

Il fait plus froid, le cœur du labyrinthe est proche : oui, une porte blindée au bout du couloir. Fermée. Mais ce n'est qu'une porte ; ils n'ont jamais pensé que quiconque arriverait par les souterrains. Tant de commandos se sont fait mettre en pièces en attaquant la Tour... C'était avant que les Rebelles ne découvrent la vérité : le Pont n'est pas dans la Tour du Central ; il est enfoui dans la terre. Ce n'est pas de la lumière du jour que partent les zombies.

Tu poses la charge, tu te mets à l'abri, tu déclenches le détonateur ; tu passes à travers la porte, l'arme au poing, tu enjambes des corps sanglants. Les oreilles assourdies par l'explosion, tu vois bouger les lèvres des survivants, mais tu n'entends pas leurs paroles. D'un ample geste circulaire tu les abats. L'ouïe te revient au moment où le dernier s'effondre, et tu peux goûter le silence revenu. Posément, tu détruis les commandes de l'ascenseur, les systèmes de communication.

Puis tu regardes autour de toi ; tu n'imaginais pas le Pont ainsi. La salle est vaste, bardée de consoles clignotantes, d'écrans où se meuvent encore des formes géométriques, des chiffres ou des ondes pulsantes, des machines qui bourdonnent à la limite de la perception, toute une semi-vie inhumaine, propre, apaisante. Tu regrettes presque le désordre de l'explosion, les corps qui saignent sur le sol blanc. Au centre de la salle, une énorme sphère métallique, comme un fruit luisant dans sa corolle de câbles et de tubes, reliée par ces câbles et ces tubes aux autres machines, machine elle-même : c'est cela, le Pont. Ses flancs arrondis renvoient, avec la lumière, une image distordue de la salle, le mur déchiqueté, les corps épars, et toi, tout près, énorme

tête batracienne détachée d'un corps minuscule, yeux de poisson : quand tu lèves davantage la tête, tu vois qu'une de tes lèvres saigne ; tu essuies le sang, ton image grotesque bouge dans la sphère, tu te détournes.

Il faut poser la bombe. Auparavant, il faut bloquer la porte qui donne sur le souterrain. Un moment, futillement, tu bandes tes muscles contre un lourd panneau de consoles descellé par l'explosion, puis tu hausses les épaules : à force de vivre avec des hommes, on devient stupide. Tu lèves ton arme, tu fais fondre ce qui retient encore le panneau et il s'écroule en travers du trou. Maintenant la bombe. Les bombes, il y en a quatre, une pour le mur d'ordinateurs, une pour le panneau de commandes, deux pour la sphère. Tu vois tes mains en travaillant ; elles ne tremblent pas. Mourir. Il fait calme ; les bombes se collent avec un cliquetis contre le pied de la sphère, la racine qui lui donne la vie pour envoyer dans les étoiles des êtres arrachés d'eux-mêmes.

Le Pont, le Pont immobile, le Pont du froid. Descendre tout au fond, au cœur du zéro absolu, et au moment où tout s'arrête, jaillir à travers l'espace, par le mouvement irrépressible de l'esprit qui entraîne avec lui la matière soumise du corps. La puissance, la liberté... Les étoiles. Et il faut mourir ?

Ta main s'immobilise sur la minuterie. Tu te rappelles que tu as haussé les épaules lorsqu'ils t'ont dit : « C'est la minuterie. Quarante-cinq secondes pour te mettre à l'abri. » Tu n'avais pas besoin de cette illusion. Te prenaient-ils encore pour une femme ? Tu savais bien que si tu réussissais, le chemin serait à sens unique : pénétrer, tuer, et mourir.

Faut-il mourir, vraiment ? Un gémissement, un gargouillement, un corps qui se soulève et retombe. Tu t'approches de l'homme, il ouvre les yeux.

LE NŒUD

Ils ne vous disent rien, au Centre. Ils vous ouvrent la porte, ils vous donnent à boire, à manger – la route a été longue. On vous conduit dans une chambre – murs blancs, lit étroit, et une fenêtre à laquelle vous allez aussitôt, attirée par le bleu vertigineux du ciel où point la nuit. La porte se referme, et vous vous retournez : ils ne vous ont rien dit, et vous venez seulement de vous en rendre compte.

Le lendemain matin – vous arrivez toujours à la nuit, il faut à tout le monde une journée entière d'escalade à partir du dernier relais –, vous vous réveillez, tôt. Pas un bruit. Les murs, les plafonds, sont muets. Aucun pas ne résonne dans les couloirs. Vous savez pourtant qu'il y a du monde autour de vous. Les habitants du Centre sont nombreux, les aspirants-Voyageurs aussi. Et les Voyageurs... Tout à coup vous pensez aux Voyageurs. Peut-être y en a-t-il qui sont revenus cette nuit, ou tout à l'heure. Vous réalisez alors que vous êtes au Centre, au *Centre*, et une sorte de vertige vous fait fermer les yeux, les mains agrippées aux rebords du lit ; il vous semble que vous tombez à travers les étages de pierre, aspirée par un grand vide : la salle souterraine où se trouve la porte des autres univers.

Ils n'ont rien dit, le lendemain matin. Des bruits de voix et des odeurs de nourriture m'ont guidée vers le réfectoire à l'heure du petit déjeuner. Un bras levé à mon entrée m'a guidée vers le seul visage connu, un grand homme à la peau noire, aux cheveux blancs, visage jeune pourtant, et rides joyeuses au coin des yeux : celui qui m'avait ouvert la porte, la veille. Avais-je bien dormi ? Du thé ou du café ? Rien d'autre. Et bien sûr, ils n'ont pas vraiment à parler. Vous êtes là, venue de n'importe quel continent, vous avez eu la force, le courage, l'obstination ou simplement la chance d'arriver au bout de la route ; c'est une définition suffisante, pour commencer.

Ensuite vous leur parlez, vous leur posez les questions. Et ils apprennent alors tout ce qu'ils veulent savoir de vous. (Et si vous ne parlez pas ? Mais c'est toujours vous qui parlez : ils peuvent se taire très longtemps.)

J'ai demandé d'abord : « Dans combien de temps ? », et Tieheart – l'homme noir – a hoché la tête : j'avais commencé à lui parler de moi.

« C'est de vous que ça dépendra. »

Je n'ai pas dit "Pourquoi ?". Il a su alors que je connaissais les étapes obligatoires de la préparation au Voyage : on ne part que lorsqu'on est prêt. Le corps, au moins, doit être prêt. L'esprit... on le prépare autant qu'on le peut, et ce n'est pas grand-chose.

J'ai dit : « Quand commence-t-on ? »

Il a souri sans répondre : c'était déjà commencé.



À mon premier Voyage, je me suis réveillée dans la lumière. À travers mes paupières fermées, je la sentais, une lumière cruelle, aiguë. Je me suis forcée

à ne pas ouvrir les yeux, à respirer calmement, à faire tous les exercices du réveil. *Écouter, toucher, sentir.* Il y avait des bruits lointains de voix ; de l'eau coulait quelque part. J'étais allongée sur une surface dure, lisse et tiède. Une odeur de nourriture flottait. Et cette lumière, qui me transperçait les paupières.

Calme. Se détendre. Laisser jouer les réflexes durement acquis, ouvrir les nouveaux modes de perception développés pendant les mois de patient exercice. Gravité plus forte que la gravité terrestre ; infrarouges denses ; pas d'ultraviolets. Je suis sous terre ? Une salle souterraine, que les échos des voix me dessinent haute, ronde... artificielle ?

Et pleine d'une lumière qui m'a fait cligner des yeux à plusieurs reprises. D'abord je n'ai pas vu les parois de la salle, elles étaient perdues dans cet éclat aveuglant. Puis l'adaptation s'est faite ; la lumière venait des parois elles-mêmes, du sol, de la voûte. De la pierre ? On aurait dit du verre, des miroirs. En regardant à mes pieds, j'ai vu mon image reflétée dans une profondeur qui m'a donné le vertige.

Je me suis levée avec des gestes lents d'équilibriste et j'ai marché jusqu'à la paroi la plus proche ; les dimensions étaient trompeuses dans cette lumière sans ombre. J'ai vu soudain une silhouette minuscule apparaître dans la lumière, s'arrêter en même temps que moi. Quelques pas encore et tout à coup elle était tout près, brune et trapue, cheveux courts et bouclés, c'était moi. J'ai tendu la main et j'ai touché la main de mon reflet dans la paroi.

C'était un monde paisible, le monde souterrain. Trois races différentes, pourtant : celle qui vivait dans la terre, au ras du sol, celle qui s'était enfouie plus profond, dans les couches rocheuses ; et la troisième,

descendant d'aventuriers hérétiques, qui s'était installée au-dessus.

Comme ils disaient ce mot, mes paisibles Ckarias du roc! "Au-Dessus." Un mélange de stupeur, d'admiration réticente, ou d'effroi quasi religieux. "Au-Dessus": à l'air libre.

Des tempêtes gigantesques ravageaient sans cesse la surface de cette planète, la rendant inhabitable; le climat d'Echneng était entré dans un cycle d'instabilité quelques milliers d'années auparavant, forçant les espèces vivantes à s'adapter, ou à périr. Les Ckarias s'étaient adaptés. Selon la tradition, le dessus était le royaume des démons. Mais les Dèj Ckarias, les Ckarias du Dessus, avaient creusé vers le haut, creusé, creusé, et ils étaient arrivés... au-dessus du dessus: dans une montagne dont le sommet s'élevait au-dessus des zones de turbulence. Les premiers explorateurs étaient morts asphyxiés. Les autres, protégés par les parois de la montagne où vivaient d'ailleurs encore la majorité d'entre eux, avaient mis au point les techniques qui leur avaient permis de survivre à cette altitude.

Des centaines d'années plus tard, c'étaient eux qui avaient inventé l'équivalent du Pont, bien sûr. Ils ne l'appelaient pas ainsi; comme dans de nombreux univers, il ne fonctionnait pas pour eux comme pour nous: ils s'en servaient pour la recherche industrielle. Oui, ils avaient déjà lancé leur premier vaisseau habité; oui, ils avaient contacté d'autres formes de vie. Non, aucune ne me ressemblait.

Aucune?

En effet, dans cet autre univers-là, les Terriens n'existaient pas. C'était sur Mars que s'était développée une vie humanoïde.

Pourquoi le Pont... non, pourquoi m'étais-je envoyée moi-même dans cet univers-là?

LA MACHINE LENTE DU TEMPS

Il ne sursaute plus quand la cloche sonne, signalant une présence à la porte du Centre. Il y a longtemps qu'il s'en est rendu compte ; c'est plutôt la surprise de ne plus sursauter qui l'immobilise encore brièvement au milieu d'un geste, d'un mot, et cette impression fugitive d'une perte. Cela aussi, suppose-t-il, disparaîtra à son tour. Ou bien restera-t-il toujours une trace infime, en creux, la perte de la perte elle-même ? Peut-être pas. Il ne se rappelle plus quand il a cessé de sursauter, mais il se rappelle la première fois où il s'en est rendu compte. C'était comme aujourd'hui le début de l'hiver, la tombée de la nuit. Il était, comme aujourd'hui, en train de lire dans la salle commune. Lorsque la cloche a sonné, il a continué de lire. C'est seulement la qualité du silence, après le son lointain, qui lui a fait lever les yeux. On ne le regardait pas ; mais les mains au travail s'étaient immobilisées sur le bois, le cuir ou le tissu, les pièces étaient en suspens au-dessus des échiquiers. Une rafale de vent a fait ronfler le feu dans le grand poêle doublé de céramique, la cloche a résonné de nouveau. Quelqu'un, Thénadèn sans doute, s'est levé. Et tandis que le mouvement reprenait, lui est resté immobile, les yeux fixés sur la page qu'il ne

lisait plus, envahi par les souvenirs bien sûr, effrayé sans doute de cette soudaine distance que mettait entre le passé et lui ce geste que pour la première fois il n'avait pas fait, cette autonomie nouvelle. Il a pensé, brièvement, "liberté" ? Et il s'est détourné du mot comme d'une trahison.

Mais si c'était elle, alors, qui était entrée derrière Thénadèn dans la salle commune ?

Maintenant, l'idée le fait plutôt sourire. Ce jour-là, elle l'a pétrifié jusqu'au retour de Thénadèn, jusqu'à ce que la voix tranquille de Thénadèn dise, « Des Aspirants, trois garçons, deux filles. » « En bon état ? » a demandé quelqu'un. « Le voyage se passe toujours mieux lorsqu'ils sont en groupe », a commenté quelqu'un d'autre. Soudain, bouger, parler, avaient été de la plus haute importance. Il avait dit (d'une voix trop forte ? Il lui avait semblé que tout le monde sursautait) : « De toute façon, l'hiver n'est pas vraiment commencé. » Il s'était levé, il était allé mettre du bois dans le feu qui n'en avait pas besoin. L'instant de détachement qui avait suivi la sonnerie de la cloche n'était plus qu'un souvenir, un souvenir stupéfait, presque scandalisé.

Cette nuit-là, une autre pensée l'a accompagné dans son sommeil, il s'en souvient : et si ce n'avait *pas* été elle qui était entrée derrière Thénadèn ? Son visage, sa voix, son corps, et son nom, bien sûr, qu'elle aurait énoncé très naturellement le lendemain matin au petit déjeuner, Talitha Mélanéwic. Thénadèn présentant les autres moniteurs, se présentant, le présentant. (Oui, il l'aurait présenté en dernier, machinalement – ou délibérément ?) Mais sur ce visage, dans cette voix d'une Talitha, pas un tremblement. Ou pis : un sourire amusé. Ou intéressé. C'est arrivé, depuis, plusieurs fois. La première fois (il l'avait si souvent imaginée,

il s'était si souvent joué la scène et ses variantes possibles), il est passé au travers sans s'en rendre compte. « Ah oui », a-t-elle dit avec un sourire amusé, avec un sourire intéressé, « il y a trois douzaines d'Escales de cela. Un Egon Tiehart tient le dernier relais avant le col. Le relais s'appelle La Passe Blanche, là-bas. »

C'était une Talitha d'une trentaine d'années, mais il avait aussitôt compris qu'elle devait Voyager depuis longtemps : "Un Egon Tiehart". Ce n'était pas la première fois qu'elle retrouvait des êtres déjà rencontrés dans d'autres univers. La surprise et la curiosité, inévitables au début malgré l'entraînement, avaient depuis longtemps perdu de leur éclat pour elle. De très loin il s'était entendu répliquer avec aisance : « Ici, on l'appelle La Porte Blanche. » Et il avait enchaîné sur la phrase si souvent répétée, formulée et reformulée pendant des nuits d'insomnie pour en faire la phrase parfaite, qui dirait tout : « La Talitha que j'ai rencontrée était aussi une Voyageuse. »

Tout était dans la modulation, il en était arrivé à cette conclusion. Il fallait un ton mesuré ; pas trop léger (il n'aurait pas pu, de toute façon, et la désinvolture aurait été forcée, ce qui aurait alerté la Voyageuse), pas trop intense (elle ne devait pas craindre qu'il s' imagine avoir, qui sait, des droits sur elle). La Voyageuse n'avait pas changé d'expression, elle avait simplement incliné la tête en murmurant la formule rituelle : « De nombreuses demeures. » C'était une croyante, cette Talitha-là. Encore quelques phrases échangées avec les uns et les autres, puis elle était allée aux Archives avec Thénadèn.

Lui était retourné auprès de son groupe d'aspirants ; il avait continué le travail habituel de la matinée. En état de choc. Elle était repartie quelques jours plus tard, cette première non-Talitha. En tout, ils n'avaient

pas échangé plus de dix phrases. Elle n'avait nullement semblé curieuse de lui (pourquoi l'aurait-elle été?). Et il ne se serait jamais permis d'enfreindre les lois non écrites régissant les relations entre Voyageurs et non-Voyageurs. Quelques années plus tôt, peut-être... Mais lors du passage de cette première non-Talitha, il ne sursautait déjà plus lorsque la cloche d'entrée résonnait. Il lui avait pourtant fallu longtemps pour s'en remettre. Il avait même failli quitter le Centre. Et puis il s'était rappelé ce que lui avait dit celle qu'il appelait, faute d'un autre terme, *sa* Talitha: "Je reviendrai, Egon." La sphère déjà refermée sur elle, la drogue brouillant déjà sa voix. Quand il l'avait appelée par l'interphone, elle n'avait pas répondu: son voyage à travers le froid était déjà commencé. Elle avait attendu jusqu'à la dernière seconde pour lui adresser ces paroles, elle avait attendu d'être hors d'atteinte.

Pourquoi? Il l'ignorait. Mais elle lui avait laissé cette promesse ambiguë. Et des heures, des mois, des années ensuite pour se rappeler leurs conversations, ses gestes, ses expressions, ses silences. Et l'attendre. Mettre toute sa foi dans les paradoxes du Voyage, et attendre: une fois le Voyage maîtrisé, les Voyageurs peuvent revenir s'ils le désirent à leur univers d'origine, après des années passées à visiter d'autres univers. Mais pour leurs parents, pour leurs amis, quelques années, parfois quelques mois seulement se sont écoulés. Et l'inverse: cette si jeune Voyageuse revenant directement ici, sur sa planète, dans son univers, à son deuxième Voyage, deux ans après son départ pour elle – cent cinquante-quatre ans pour le Centre. Espérer être du bon côté des paradoxes, espérer en la machine capricieuse du temps, et attendre. Attends-tu vraiment encore, Egon? Ou bien cette attente fait-elle partie de toi, une habitude un peu triste, un peu douce,

une sorte de prière ou de pari, ta façon à toi de croire en l'harmonie ultime des univers ? Si elle revenait, que lui dirais-tu, à cette Talitha que tu penses tienne ?

Mais il lui semble qu'il aurait beaucoup de choses à lui dire.

“Un moniteur-médecin à l'entrée !” appelle la voix pressante de Thénadèn dans l'interphone. Des problèmes ? Egon se lève et descend l'escalier en courant. Il arrive en même temps que Virry, qui a dû entendre l'appel dans la bibliothèque. Le hall d'entrée est encore froid du vent qui s'y est engouffré lorsque Thénadèn a ouvert la porte. Le vieil homme est penché sur une silhouette couverte de neige et bizarrement bossue. Mais la bosse n'est qu'un gros sac à dos et Virry aide Thénadèn à en déboucler les courroies raidies tandis qu'Egon soulève une paupière, cherche le battement du cœur au creux de la gorge, vérifie que rien n'est cassé, effleure un petit sein pointu sur la poitrine presque immobile, et relève une manche pour appliquer la seringue à diffusion contre la peau froide. Épuisement, pas d'engelures. De la chaleur, du repos et tout ira bien. La jeune fille est très maigre, très pâle, très jeune, sous la crasse accumulée pendant la traversée des montagnes. Et elle doit être soutenue par une volonté peu commune (doublée d'une totale inconscience) pour avoir tenté de rejoindre le Centre en cette saison, toute seule. Et pour y être parvenue. Elle reprend brièvement conscience pendant qu'Egon la tient et que Thénadèn la frotte doucement dans l'eau savonneuse d'une baignoire. Elle ouvre des yeux très bleus, très flous, et murmure : « Le Centre ?

— Oui », répond Thénadèn avec un sourire qu'elle ne voit sans doute pas ; son corps s'alourdit de nouveau entre les mains d'Egon. Elle dort, à présent.

LE JEU DES COQUILLES

DE NAUTILUS

Lorsqu'elle a compris que, cette fois, elle ne pourrait pas repartir, la Voyageuse a décidé de tenir son journal.

Une phrase seulement, et déjà un demi-mensonge, se dit-elle avec une certaine ironie. Lorsqu'elle a compris qu'elle ne pourrait pas repartir, en réalité, elle a été stupéfaite, furieuse, effrayée. C'est lorsqu'elle a accepté l'idée de ne jamais repartir qu'elle a commencé à tenir son journal.

Ou plutôt, alors qu'elle se rendait au village, distraite, abattue, sans ressort, et que sa Mémoire Absolue lui représentait les détails de son premier éveil sur cette plage, l'idée d'un journal lui a traversé l'esprit avec une hésitante coloration amusée. Qu'est-ce qu'un journal sinon une mémoire imparfaite et mensongère, comme le lui prouve bien la première phrase qu'elle y a inscrite ? Pour une Voyageuse disposant à volonté de la Mémoire Absolue, entraînée à rassembler et à intégrer des myriades de données, l'idée d'un journal, oui, c'était en quelque sorte humoristique. Et puisque l'humour est la politesse du désespoir, comme l'a dit quelqu'un (elle ne veut pas chercher qui, dans quel univers), sans doute cette idée était-elle un dernier soubresaut de son désespoir devant la certitude, enfin

admise, qu'elle ne repartirait jamais de cette Terre-ci, de cet univers-ci, où les lois encore imprévisibles de ses Voyages l'avaient jetée.

Texture mouvante et finement granulée du sable, intensité et inclinaison des rayons solaires, clapotement murmurant et rythmé, légère humidité saline... et la pression atmosphérique, et la composition exacte de l'air, et des dizaines d'autres données enregistrées par les senseurs implantés en elle et qui élargissent ses perceptions, avant même qu'elle n'ait ouvert les yeux, lui disant qu'elle est au bord de la mer, dans l'hémisphère nord, une fin d'après-midi, et qu'elle est sur la Terre. Sur une Terre.

Dans l'éternel présent de la Mémoire Absolue, le délai causal est presque effacé entre les données enregistrées par le corps de la Voyageuse et les conclusions qu'en tire sa conscience : la mémoire, absolue ou non, n'est pas linéaire. Dans certains Centres, sur certaines planètes, on a mis au point des machines complexes qui enregistrent directement l'activité électrique correspondant aux engrammes mémoriels, épargnant ainsi aux Voyageurs les interminables récits qu'ils peuvent choisir de faire ; d'autres machines les traduisent et en indexent les données pour les Archives. Par quelque atavisme, sans doute, elle a toujours préféré raconter ses Voyages. À quelqu'un. Tels qu'elle les a vécus et non tels qu'ils ont été enregistrés en elle. Ne faire appel à la Mémoire Absolue que lorsque c'est nécessaire. Il lui a toujours semblé que ces Voyages en gagnaient un surcroît de réalité. Rédiger un journal, après tout, n'en est-ce pas l'équivalent ? Raconter ce dernier Voyage, qui n'en est plus un maintenant qu'elle sait ne jamais pouvoir repartir, ce passage qui devait être un séjour et qui va devenir sa vie.

Elle a gardé un moment les yeux fermés, laissant tous ses autres sens lui décrire le paysage : une longue plage sablonneuse au bord d'une mer calme, dessinant une baie doucement incurvée ; derrière elle des arbres, la lisière d'une forêt assez dense, mêlée çà et là de blocs durs, trop réguliers dans leur irrégularité pour ne pas être des bâtiments. Et, se perdant le long de la plage et de l'eau, rebondissant sur la forêt et se répercutant contre les blocs durs pour en dessiner les contours, des voix humaines, des voix d'enfants qui jouent.

Une de ces Terres-là, alors. Pas une de ces Terres identiques à celle d'où elle est partie pour son premier Voyage, il y a vingt ans ; où depuis quelques années elle se réveillait parfois directement dans un Centre, dans l'habitable des Voyageurs, au centre de la sphère du Pont ; où souvent, en ouvrant les yeux, elle trouvait un Egon penché sur elle, un vieil Egon ému mais apaisé (comme elle s'est délivrée de lui au travers de leurs multiples rencontres dans de multiples univers, il s'est délivré d'elle, à sa propre façon ; il peut lui tendre la main pour l'aider à sortir de l'habitable, dire son nom en souriant, "Talitha"). Et quelquefois, de plus en plus souvent, il n'y avait pas d'Egon dans ces Centres, il n'y avait plus d'Egon : Egon était mort. Elle n'en était pas triste : il vivait ailleurs, dans d'autres univers. Non, elle voulait y voir un signe : puisque le Voyage emporte les Voyageurs dans des univers qui, plus ou moins secrètement, leur correspondent, la progressive disparition des Egons devait marquer pour elle la fin d'une phase (après plus de vingt ans ! Les marées intérieures sont-elles si lentes ?) Un signe : peut-être approchait-elle du moment où les Voyageurs contrôlent le Voyage, vont où ils veulent aller et non là où

les projettent les voix intérieures dont la reconnaissance et l'interprétation seules permettent de se déplacer enfin à sa guise parmi les univers. Un signe : elle serait peut-être bientôt capable de diriger ses Voyages, de s'aventurer sur les branches les plus lointaines de l'arbre-à-univers des humains, pour enfin, enfin, sauter dans un autre arbre, aller vraiment Ailleurs.

Dans tous les Centres où elle est passée, elle a consulté les archives, les bibliothèques, les données les plus avancées des sciences locales ou les souvenirs les plus anciens des traditions : personne, jamais, n'a pris contact avec un univers non humain. Les détails extérieurs varient (fourrure, écailles ou chitine recouvrant des morphologies variées), mais la forme de base reste verticale et bipède, et si le nombre des combinaisons possibles est immense entre ces variantes et leur environnement naturel, les mentalités et les sociétés qui en résultent, ce nombre n'est pas infini. Mais l'arbre-à-univers qui contient toutes les variantes possibles de l'histoire humaine n'est certainement qu'un arbre parmi d'autres. Et ce sont eux, les Autres, qu'elle désire.

Impossible de savoir, bien entendu, si dans quelque univers quelque Voyageur ayant maîtrisé le Voyage n'a pas déjà fait le saut ; elle n'a quant à elle Voyagé que dans quelques centaines d'univers sur des billions, des trillions... Mais peu importe : c'est l'autre arbre-à-univers qu'elle cherche, un autre univers, l'Autre véritable, absolu. Elle ne sait pas très bien pourquoi, à vrai dire (et sans doute est-ce la raison pour laquelle elle ne l'a pas encore trouvé, se dit-elle). Gloire, curiosité ? Elle a écarté depuis longtemps ces fausses motivations. Non, c'est plus profond, plus obscur. Elle n'est d'ailleurs venue que peu à peu à cette conception de son but. Initialement, elle a voulu devenir Voyageuse

comme on veut mourir. Mais elle a appris à désirer vivre – à cause d'Egon. Même si elle fuyait encore lorsqu'elle est partie pour la première fois. Egon. Pendant des années, elle n'a cessé de le fuir – de le chercher, de le trouver –, et puis enfin elle a compris, elle a accepté, elle s'est délivrée. Toutes ces années, tous ces univers derrière elle, elle les sent qui s'éloignent. Une phase terminée, et devant elle la prochaine phase ? Mais si indistincte, si incertaine...

Le temps personnel, subjectif, prend une autre dimension dans le Voyage, à sauter ainsi d'un univers à l'autre, d'un temps historique à un autre vastement différent parfois. Mais elle a bien compté : depuis cinq ans, une dizaine de Voyages, le même schéma se répète une fois sur trois à peu près. Elle se retrouve sur une Terre identique à la sienne, dans un Centre ; elle en repart aussitôt sans prendre désormais la peine d'en explorer les variantes : elles sont si minimes, il faudrait des années et des années pour les déceler (même la présence ou l'absence d'Egons, et leur âge, ne peuvent plus être considérés comme des variantes). Une autre fois sur trois, elle se retrouve sur une planète qui n'est pas la Terre, mais toujours assez terrestre malgré les variantes pour n'être évidemment pas dans l'Autre Univers désiré.

Il y a eu par exemple cette petite planète à l'extrême bord de sa galaxie, comme penchée au bord d'un vide intergalactique, un vaste espace noir où ne brillait aucune étoile, où les télescopes les plus puissants ne percevaient la lumière lointaine d'autres galaxies que sous la forme de taches un peu moins sombres. Talitha est restée six mois sur cette planète, avec un vague espoir. Mais personne n'avait jamais franchi le vide pour apporter des nouvelles d'autres vies. Elle est

restée pour voir les cieux nocturnes perdre peu à peu leurs étoiles à mesure que la planète glissait vers la région de son orbite qui faisait face à la déchirure cosmique. Cette saison de nuits profondes et totales correspondait au printemps dans l'hémisphère sud, où se trouvait l'équivalent du Pont. Le printemps, le renouveau de la vie, c'était à la noirceur qu'ils étaient associés dans l'esprit des habitants du Shingèn, à ce que Talitha percevait comme un lourd, un effrayant couvercle. Leurs fantaisies (mythes, religions, légendes survivant avec obstination, ou précieusement conservées) peuplaient ces ténèbres d'êtres de lumière noire, gardiens d'un domaine où, une fois l'an, toutes les couleurs du monde venaient se ressourcer. Et les Shingènes avaient un vocabulaire très étendu pour décrire les couleurs, en particulier le noir, qui était pour eux la plus mystérieuse et la plus riche.

“Était”. *Est* – pourquoi parler d'eux au passé ? Leur univers existe toujours, et leur planète, perchée au bord de son gouffre stellaire.

Il y a eu cette planète où la vie n'était possible que dans une mince zone suspendue entre la pression bouillonnante de la surface et la stérilité asphyxiante de gigantesques sommets. Accrochée à mi-hauteur entre deux enfers mortels, la vie s'y est pourtant développée, tenace, et riche de rêves. Le Pont n'y portait pas ce nom, y avait été mis au point pour explorer les profondeurs torrides de la surface ; comme souvent, ses inventeurs ignoraient qu'on pût s'en servir pour Voyager dans les univers, et lorsqu'ils s'y étaient essayés après l'arrivée de Talitha, ils y avaient échoué. Peut-être n'en avaient-ils pas besoin : leur planète à elle seule leur était trois univers, et ils commençaient seulement à l'explorer.



ÉLISABETH VONARBURG...

... est une des figures les plus marquantes de la science-fiction québécoise. Elle est reconnue tant dans la francophonie que dans l'ensemble du monde anglo-saxon et la parution de ses ouvrages est toujours considérée comme un événement. Outre l'écriture de fiction, Élisabeth Vonarburg pratique la traduction (*la Tapisserie de Fionavar*, de Guy Gavriel Kay), s'adonne à la critique (notamment dans la revue *Solaris*) et à la théorie (*Comment écrire des histoires*). Elle a offert pendant quatre ans aux auditeurs de la radio française de Radio-Canada une chronique hebdomadaire dans le cadre de l'émission *Demain la veille*.

Depuis 1973, Élisabeth Vonarburg a fait de la ville de Chicoutimi son port d'attache.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |

039	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal
040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de London</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron

Collection «Essais»

----	<i>Les 42210 univers de la science-fiction</i>	Guy Bouchard
001	<i>Stephen King : trente ans de terreur</i>	Hugues Morin <i>et al.</i>
002	<i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i>	Alain Bergeron, Laurine Spohner <i>et al.</i>
003	<i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i>	Claude Janelle <i>et al.</i>
004	<i>Le Roman policier en Amérique française</i>	Norbert Spohner

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LE JEU DES COQUILLES DE NAUTILUS
est le soixante-dix-huitième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions





« AMPLEUR DU SOUFFLE ET DE LA VISION, BOUFFÉE DE POÉSIE, DISCRET ROMANTISME, SOLIDITÉ DES INTRIGUES [...] VOILÀ POUR VONARBURG. »

Le Magazine littéraire

Les habitants du Centre sont nombreux, les aspirants-Voyageurs aussi. Et les Voyageurs... Tout à coup vous pensez aux Voyageurs. Peut-être y en a-t-il qui sont revenus cette nuit, ou tout à l'heure. Vous réalisez alors que vous êtes au Centre, au Centre, et une sorte de vertige vous fait fermer les yeux, les mains agrippées aux rebords du lit; il vous semble que vous tombez à travers les étages de pierre, aspirée par un grand vide: la salle souterraine où se trouve la porte des autres univers...

Elle s'appelle Kathryn, Mari, Mélané ou Talitha; elle voyage d'univers en univers, à la merci des caprices du *Pont* – ou à la merci de ses souvenirs ?

Mais peut-être l'avez-vous déjà rencontrée, dans ce Montréal lacustre qui abrite de bien étonnantes sirènes, ou dans cette Baïblanca déserte et sauvage, où elle se promène parmi les statues du parc aux Colibris...



Six nouvelles d'hier et d'aujourd'hui, six voyages dans l'espace-temps infiniment flexible d'Élisabeth Vonarburg.

7,90 € TTC

13,95 \$ Extrait de la publication